

Vivre d'Abooa!

NOVEMBRE-DECEMBRE 1955

SERIE 4 - N° 57/305

XXXI^e ANNEE



NE PEUT ETRE EXPOSEE
VENTE INTERDITE AUX MINEURS (DECRET DU 28-8-55)

DES PHILOSOPHIES DE L'ABSURDE

A L'ABSURDE PHILOSOPHIQUE

par Ch. Aug. BONTEMPS

L'EGALE curiosité, l'attention que l'homme dans la rue et l'homme cultivé portent aux manifestations positives des sciences, à la dégradation des religions et des morales, à l'instabilité sociale, sont une caractéristique de notre temps où se pose à l'esprit, avec une intensité d'appréhension fatidique, le problème de notre destin.

Par le truchement d'une littérature facile et d'une presse anecdotique, les imbroglios mêmes des philosophies de la désespérance inquiètent de larges couches populaires. L'homme s'effare de ses découvertes autant qu'il en tire orgueil ou fierté. Il est des certitudes — soit de religion traditionnelle, soit de philosophie universitaire — qui fondaient sa morale et que les acquis scientifiques remettent en question sans que ces acquis compensent les négations par des affirmations où s'inscrirait en formules simples une morale actuelle. Là est la cause profonde du trouble des esprits et d'une certaine angoisse dont la jeunesse est particulièrement affectée.

On en accuse — et c'est en partie exact — la succession ininterrompue de guerres, de révolutions marquées de cruautés où se dénonce un effroyable mépris de l'être humain. On sent la nécessité d'une réaction et de partout on s'en préoccupe sans qu'une idée maîtresse se soit imposée, une idée qui surclasserait les doctrines pragmatiques dont l'efficacité ne saurait dissimuler les perversions.

L'Histoire a cependant connu des crises de cet ordre. Il n'est pas exagéré de dire qu'elles furent, mutatis mutandis, aussi graves que la nôtre et, en un sens, universelles si l'on considère ce qu'était le monde connu. Ne rappelons que deux faits : la lente agonie de l'Empire romain d'où nous datons cependant l'avènement du christianisme avec la promotion des Barbares à la civilisation, et, quelque neuf siècles plus tard, cette guerre de Cent ans, chargée de ruines et d'atrocités, d'où sortit l'Occident moderne.

Tout se passe comme si ces leçons étaient oubliées, comme si l'homme devait se résigner à n'être que le jouet de forces cosmiques agissant, en lui et hors de lui, sans que sa raison ait aucune prise sur elles, sans que son intelligence soit capable de rien de plus que d'en déceler les effets pour en jouir ou s'en inquiéter.

Notre siècle des réalismes durs, des mystiques utilitaires, de la déconsidération de la pensée gratuite est, paradoxalement, le siècle de la poésie pure, mais d'une poésie qui retourne à la magie. Elle charge le mot sans signification objective et logique d'un contenu ésotérique, polyvalent, que doit révéler l'incantation d'un rythme échappant à la précision du nombre. Il semble qu'elle veuille se délivrer du mal de penser par l'exutoire d'un humour irrationnel.

La poésie rejoint la négation philosophique dans l'apothécairie homéopatique de l'absurde.

Pour se garder d'inventions qui multiplient les données d'un problème insoluble, on humilie l'intelligence au décri de la raison, on la contraint aux réflexes dominants d'un instinct depuis longtemps perverti et on emplît la vacuité sonore de fausses naïvetés. La poésie, qui fut chant de la vie fût-ce en chantant la mort, s'enferme au refuge stérile d'un cercle magique. Au vertige tragique où sombre un certain rationalisme inconséquent, le poète oppose la délectation de l'orgueilleux lamento de sa désespérance, de son impuissance à crever l'écran du devenir.

Le mal du siècle, c'est que toute la jeunesse en ce sens est poète et, instruite ou non, trouve ses lieux géométriques dans le meilleur et le pire du seul humour baroque, dans l'épopée du gag policier, au lyrisme d'un jazz falsifié, déraciné, au débraillé d'un existentialisme caricatural.

Trop de réalités, à la fois pratiques et savantes, ont été révélées et jetées en proie à l'esprit, à un rythme trop rapide pour que l'esprit les puisse envelopper, pour qu'une vie matériellement bouleversée ait pu trouver ou adapter la morale de son état.

Les principes reçus demeurent à la base de tous les enseignements alors que nul n'y croit, ni les enseignants ni les élèves. L'avidité de comprendre des uns est déçue par le scrupule des autres dont le ton se fait sceptique jusque dans l'affirmation. Un François Mauriac nous apprend que la foi même doute de ses guides. Le dialogue d'Hippocrate et de Gallien s'est étendu à toutes les disciplines.

**

D'évidence, ce n'est point de l'enseignement magistral — qui est certitude de foi ou certitude des acquis — que la jeunesse recevra les sûres directions d'une éthique quand les acquisitions basales se chevauchent sans cesse, s'imposent puis se laissent contester, se détruisent et se reconstruisent, ne prennent corps et durée que pour servir d'appui à d'autres chevauchements.

De la dualité fondamentale esprit-matière des anciennes querelles, il ne sort plus que malentendus et confusion. La matière vulgaire se nie dans l'impondérable de l'énergie, dans les interactions de l'électricité encore indéfinie. L'énergie se résout en abstractions mathématiques qui dessinent un concept d'insaisissable absolu.

Au-delà du concept, bien vague en vérité, peut-on penser que l'homme soit effectivement doué pour franchir le mur, pour accéder à la Connaissance ? Qui oserait répondre, j'entends répondre à soi-même ? Notre raison voudrait qu'on en doutât en ce qu'une infime partie du Tout ne saurait



Photo Gertrude Repha

Les amateurs de sports d'hiver sont généralement chaudement vêtus. Cette lectrice de *Vivre d'Abord!* démontre l'excellence des méthodes gymniques et son parfait état de santé.

envelopper le Tout, ce qui serait vaincre Dieu ou bien les lois universelles et donc devenir Dieu. Comment l'unicité éternelle serait-elle dominée par une parcelle d'elle-même, casuelle et transitoire ?

Mais l'impulsion vitale, l'instinct profond d'expansion, en appelle au raisonnement contre la raison. La curiosité naturelle de l'homme, la durée continue de l'humanité par le truchement de la tradition, par la mémoire collective du savoir inscrit dans les signes, par l'enrichissement de l'intelligence biologique agrandie à la mathématique de la mémoire électronique, inclinent l'imagination au rêve de l'infini des découvertes.

D'avoir craint de n'être pas assez sage pour dominer les réactions nucléaires qu'il inventa, de s'être senti capable de désintégrer son propre monde en ses jeux d'apprenti sorcier, l'homme tend à se penser en image de demiurge aberrant. De fait, il en est venu à lancer des planètes dans l'espace. Mais qu'est cet espace de quelques centaines de lieues au regard de l'infini ?

C'est à partir de ces rêves « rationnels », de ces audaces de l'intelligence qui réduisent le merveilleux au réel expérimental, que la littérature poétique, sentant lui échapper le mystère ancestral dont elle se nourrit, se réfugie dans l'absurde. L'irrationnel, ici, dénonce sa vraie nature qui n'est, à tout prendre, qu'une dégradation du rationnel. Parallèlement, la philosophie de spéculation, engluée aux subtilités métaphysiques que l'électro-physique cerne de toutes parts,

se singularise en des hybridations d'une terminologie bréhaigine et perd tout contact avec l'humaine réalité.

Aux sources de l'énergie où l'humanité puise désormais directement, on ne conteste pas que l'accident d'un contrôle débordé, les répercussions imprévisibles d'une rupture d'équilibre des rapports physiques ou des métabolismes biologiques peuvent entraîner la stérilisation de notre planète et on ne sait quelles autres catastrophes. Cela serait-il qu'il ne s'en suivrait nullement que le monde dût être considéré comme absurde. Qu'y aurait-il de changé dans le mouvement des sphères ?

On s'étonne qu'en notre siècle scientifique la philosophie se satisfasse encore d'un anthromorphisme semi-inconscient et ramène la condition de l'universel à la condition humaine.

Que l'homme, dernier né de l'espèce animale, s'apparaisse à lui-même en tant que couronnement de la chaîne philogénique, intrinsèquement supérieur, et ne se résigne pas à l'évidente imperfection de son état, ce n'est là rien d'autre qu'une vue de soi exagérément orgueilleuse. La philosophie — c'est-à-dire la recherche de la sagesse — devrait échapper à ce complexe de supériorité. Notre supériorité, toute relative au règne animal sur la terre, peut fort bien n'être qu'une infériorité relativement à d'autres existences possibles dans l'infini des mondes.

**

La tragédie de l'homme, c'est de savoir trop en ne sachant pas assez et de ne pas consentir à sa limitation. Ce n'est point à dire qu'il doive renoncer à persévérer dans la voie de la Connaissance mais seulement de reconnaître qu'il ne sait vers quoi son chemin le mène.

Que la collaboration du biologiste et du physicien doive élucider probablement le processus de l'apparition de la vie sur la terre, que l'on parvienne à créer une cellule inédite, nous n'aurons découvert que l'une des modalités du comportement de l'énergie. Notre hypothèse de la pluralité des mondes habités sera mieux fondée sans que nous connaissions ces mondes, leur situation, leur nombre et la nature de leurs habitants.

Que sont l'apparition et l'évolution des hominiens durant un million d'années au regard de l'impensable durée du Cosmos ? Un accident imperceptible pour tout autre que l'homme lui-même. Or cet « accident » ne cesse de se définir en tant qu'objet, en tant qu'aboutissement de l'évolution universelle. C'est là que réside l'absurdité.

En vérité, l'homme est son propre problème. Il ne s'en pose aucun autre qu'en fonction de soi. Toute solution ne saurait donc être qu'à l'échelle de la condition humaine et dans le cycle de cette condition. En ce sens, l'absurdité du monde est un faux problème. Un monde absurde, illogique, sans équilibre donc, s'écroulerait. La raison elle-même n'aboutit à l'absurdité qu'en se voulant transcendante à la rigueur des lois biologiques. Nous raisonnons mal parce que nous nous pensons ce que nous ne sommes pas. Nous payons de graves et lancinants tourments cette vanité.

On objecte que si nous sommes enclins à nous penser à l'encontre des normes naturelles, c'est que notre propre nature nous y contraint et que nous sommes bien, en notre faculté pensante, tout à fait exceptionnels. Ainsi, nous serions à la fois un produit singulier des lois naturelles et une dérogation à la généralité de ces lois. Que si notre raison ne parvient point de la sorte à nous situer dans un équilibre qui nous soit propre, c'est bien qu'au jugement de la raison le monde est une absurdité et que la raison lui est inadéquate.

Nous l'accorderions s'il ne se pouvait tout aussi bien que l'absurdité ne soit que la conséquence de sophismes. On pose le problème de l'homme à la manière de ce médecin qui, à force de vivre parmi les malades, en venait à tenir la santé pour un état anormal et provisoire entre deux maladies. De fait, les éléments organiques nécessaires à notre santé sont aussi ceux qui causent nos maladies. La maladie ne nie pas la santé mais sans cesse la menace et la contrarie. On n'en conclut pas que le fréquent déséquilibre du métabolisme prouve que la maladie est notre état normal.

C'est ainsi, cependant, que raisonnent (car elles raisonnent) les philosophies irrationnelles. Que ne poussent-

elles plus loin les conséquences de leur postulat ! Elles découvriraient sans doute, à étudier les inter-réactions du psychique et du somatique, que les causes de notre angoisse sont les causes mêmes du maintien de la vie, mais venues en porte-à-faux.

C'est ici, convenons-en, que la sagesse achoppe. De quelque école qu'on se réclame : déiste, agnostique, sceptique ou athée, nul n'échappe à l'angoisse de la mort. Disons plus exactement à l'angoisse de l'au-delà de la mort. Même pour qui la survie est sans nécessité, sans probabilité, il reste que l'affectivité fait difficile l'acceptation des séparations sans retour. Posé de la sorte, ce problème n'est pas sans réponse, mais il est particulier à l'athée. Des croyants s'y réfèrent pour justifier l'idée d'une survie salvatrice. D'autres en prennent texte pour conclure, dans une vue agnostique, que l'homme, incertain de son destin, ne peut vivre une vie qui soit fondée en raison.

A mon sens, c'est poser là un faux dilemme comme il en est tant dans les dialectiques métaphysiques. Vrai ou faux, chacun de ses deux termes néglige ces causes d'angoisse dont je viens d'écrire que ce sont elles qui nous maintiennent en vie. On les néglige parce qu'elles ne sont pas exclusives à l'homme et que l'homme se pense extérieurement à son milieu. Aussi exceptionnel que soit notre rang, le milieu naturel des hommes n'en est pas moins celui du règne animal. Or, sur le point précis qui nous retient, une leçon essentielle nous vient de ce milieu. C'est celle que nous emprunterons à la bête sauvage, soumise, elle aussi, à l'angoisse de la mort.

Cette angoisse n'est pas autre chose que l'instinct paroxyste de conservation. Sans elle, toute espèce disparaîtrait qui serait limitée aux instincts de nutrition et de reproduction. La culture de la ruse, la construction d'abris, les étranges avertissements qui circulent à travers la forêt, le raisonnement qui fait s'éloigner le corbeau à l'approche d'un porteur de fusil ou de bâton en semblance de fusil, mille observations de cet ordre nous apprennent que la crainte de la mort n'est pas seulement un réflexe de défense provoqué par une agression. Elle se réfère aux lois de conservation de l'espèce et de l'individu et, par conséquent, n'est en aucune façon une indication d'instinct dont soient fondées à se réclamer les doctrines de survie.

Il n'empêche que le maintien de la vie des bêtes n'est assuré que par une chaîne de meurtres. La bête n'en vit pas moins et nous ne songeons point à nous étonner de sa condition. Loin d'en inférer que son monde est également dépourvu de sens, nous concluons à une harmonie universelle qui résulte heureusement des contraires compensés et des oppositions fécondes. Mais nous nous refusons à entrer dans l'harmonie générale. La lutte acharnée des bactéries par quoi la vie continue fait notre admiration. Elle devient absurde lorsqu'elle nous détruit.

En dernière analyse, il semble bien que le mal dont l'homme souffre, aujourd'hui comme toujours, le mal psychique par quoi sa raison — imparfaite et relative — n'est jamais qu'en équilibre précaire, ne soit autre que notre vieil anthropomorphisme. Si ce mal n'est pas sans remède, il est étrangement tenace. Son homologue, l'anthropocentrisme qui l'écarte lentement, serait-il un moindre mal ? Sans doute si l'homme — cessant de se croire le centre du monde — ramenait simplement toute vue et toute action au bien de l'homme, s'il acceptait de se situer d'abord biologiquement, afin de construire, à l'intérieur du cadre des lois naturelles, la morale d'une vie qui lui fût propre.

Construire une morale naturelle, c'est dominer les instincts sans les détruire, c'est harmoniser nos facultés sous la direction de la faculté pensante. C'est donc placer au sommet la pensée avec ses trois attributs : la sensibilité, l'intelligence et la raison, les trois instruments du jugement.

Il faudra bien, si l'homme veut vivre et durer, qu'on en revienne, de manière ou d'autre, à ces notions d'autant plus efficaces qu'elles sont élémentaires, c'est-à-dire fondamentales.

ULTIME DESIR

Saisir d'un seul regard l'immensité des choses,
Vibrer d'un même amour en un double infini,
Etre dans l'Apparence en étant dans la Cause,
Rendre meilleur encore soi-même rajeuni,

Se mirer dans l'Aurore aux calices des roses,
Etre l'Heur éternel en un Monde béni,
Se connaître partout dans les métamorphoses,
Des pics majestueux aux plus humbles des nids.

Sans ombres, sans défauts imaginer le Rêve
Où danseraient, rieurs, les masques irréels,
Et, dans l'Arbre de Vie où la commune sève

Jaillit à chaque instant ses rythmes temporels,
Mettre le goût parfait d'une instase éternelle,
C'est l'ultime désir de cette âme immortelle.

BARQUISSAU-RAMANANDA

Que de magnifiques spectacles nous offre généreusement la nature !
Ce sportif vigoureux et sain physiquement l'est aussi mentalement.
Il choisit l'effort physique et les joies naturelles de préférence au confort
et aux plaisirs artificiels.

Photo Gertrude Repha



La réhabilitation intégrale du corps humain conduit à sa régénérescence, à sa magnificence.

Photo Georges Vallès





Photo Arsène Rozée

M^r Arsène Rozée, fut un de nos tout premiers collaborateurs. Après la création du Sparta-Club (1928) suivie de celle du Centre Gymnique de France, M^r Rozée fonda le club Air et Soleil dont nous montrons ici la piscine.

M^r Rozée est un mécène courageux. A plus de quatre-vingts ans, il jouit d'une activité physique et intellectuelle admirable. Avec une abnégation non moins admirable, il s'est mis récemment, et une fois de plus, au service de son pays pour défendre son honneur et son patrimoine.

M^r Rozée est un sage qui vit nu. Il est le modèle du parfait gymnosophe.

A droite : Une mère de famille, fidèle adepte de Vivre d'Abord ! entretient son corps, beau et vigoureux, par la pratique assidue de nos méthodes. En dessous : Nos détracteurs feraient bien de suivre l'exemple de cette jeune femme nue dans la neige. Nul doute qu'alors ils acquerraient une plus saine conception de la nudité. A gauche : « Je pratique la nudité et la culture physique depuis l'âge de 19 ans, nous écrit ce lecteur. C'est ainsi que j'ai pu me guérir de nombreux maux physiques dont je souffrais et m'améliorer corporellement ».

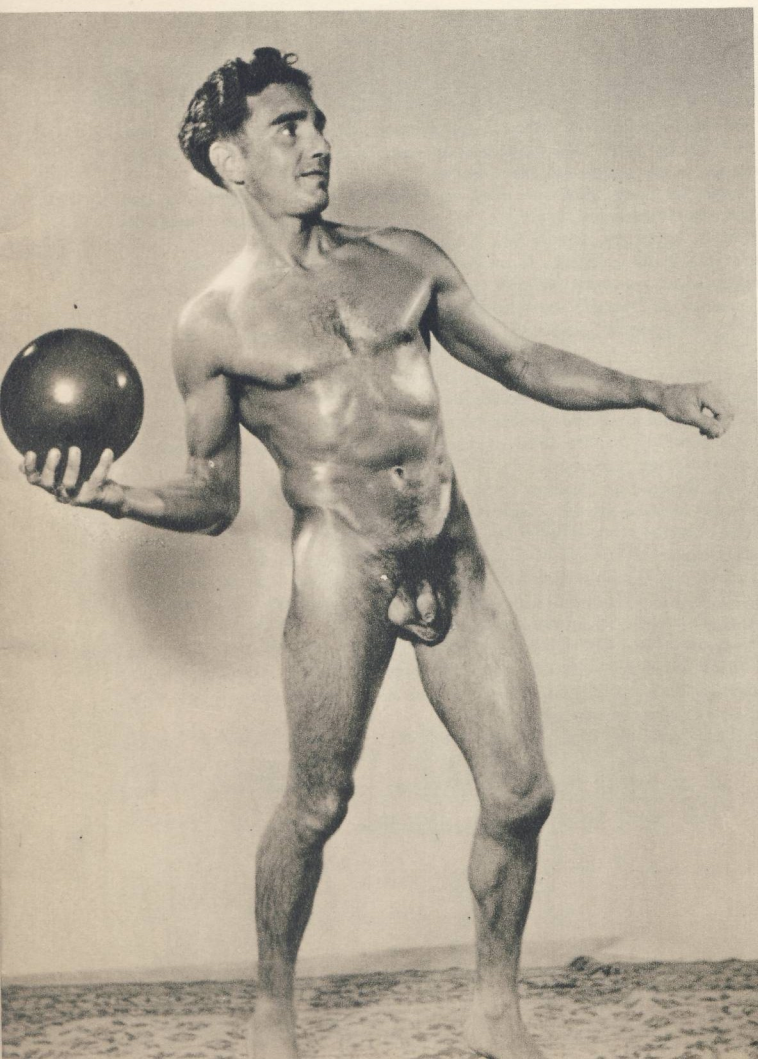




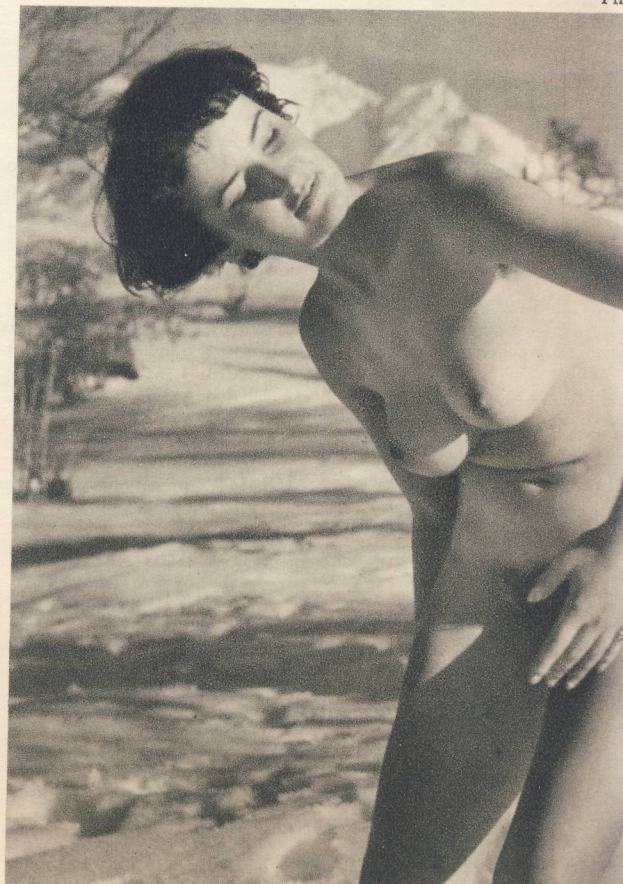
Photo Arsène Rozée

M^r Arsène Rozée, fut un de nos tout premiers collaborateurs. Après la création du Sparta-Club (1928) suivie de celle du Centre Gymnique de France, M^r Rozée fonda le club Air et Soleil dont nous montrons ici la piscine.

M^r Rozée est un mécène courageux. A plus de quatre-vingts ans, il jouit d'une activité physique et intellectuelle admirable. Avec une abnégation non moins admirable, il s'est mis récemment, et une fois de plus, au service de son pays pour défendre son honneur et son patrimoine.

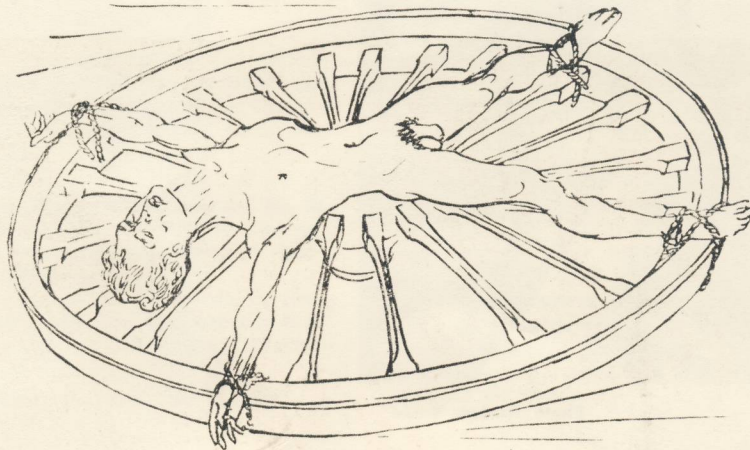
M^r Rozée est un sage qui vit nu. Il est le modèle du parfait gymnosophe.

A droite : Une mère de famille, fidèle adepte de Vivre d'Abord ! entretient son corps, beau et vigoureux, par la pratique assidue de nos méthodes. En dessous : Nos détracteurs feraient bien de suivre l'exemple de cette jeune femme nue dans la neige. Nul doute qu'alors ils acquerraient une plus saine conception de la nudité. A gauche : « Je pratique la nudité et la culture physique depuis l'âge de 19 ans, nous écrit ce lecteur. C'est ainsi que j'ai pu me guérir de nombreux maux physiques dont je souffrais et m'améliorer corporellement ».



Folles d'un

OPINIONS



Pensées Fol

Kienné de Mongeot est un personnage curieux. On aurait tort de penser que son seul titre est d'avoir été le propagateur du nudisme en France.

C'est pourquoi, j'ai ouvert avec curiosité ces *Folles pensées d'un Fol*, avec le très net pressentiment que ces pensées ne devaient être ni folles, ni le fait d'un fou... Et je ne me trompais pas. Beaucoup d'entre elles prendront place dans une anthologie ou continueront à vivre, pour les sages : Ovide, Platon, Lucrece, Marc-Aurèle, Rivarol, Chamfort, Montaigne, La Rochefoucauld, Pascal, Alain et Valéry.

François de SAULIEU.

« Les Routiers ».

...Il s'agit des pensées d'un homme très sage, qui a médité sur ses expériences personnelles, réfléchi sur les gestes des hommes de son époque et ne craint pas de dire ce qu'il a à dire, sans redouter de plaire ou de déplaire, insouciant de ce qui arrivera s'il met les pieds dans le plat des mensonges conventionnels, ses ascendants dussent-ils en leur tombeau en frémir d'indignation. Ouvrage fort bien présenté, parsemé d'illustrations artistiques et reposantes. Un vrai livre de bibliothèque.

E. ARMAND.

« L'Unique ».

Certes, il y a les grands anciens, Epictète, Marc-Aurèle et quelques autres. Plus près de nous, Joubert, La Bruyère, La Rochefoucauld et Vauvenargues. Au total, assez peu de noms. Et voilà que K. de Mongeot avec ses « *Folles Pensées d'un Fol* » reprend la tradition des moralistes classiques. Son livre est à ranger près de soi, à portée du regard pour le reprendre de temps à autre, afin d'en savourer à nouveau quelques pages.

Pierre MARIE.

Journaliste.

« *Folles Pensées d'un Fol* » dont le solide et bienfaisant bon sens ne peut que retenir agréablement l'attention de vos nombreux lecteurs.

Docteur Philippe ENCAUSSE.

Lauréat de l'Académie Nationale de Médecine.

...J'y ai trouvé une foule d'idées pénétrantes et justes, et me promets de le revoir de plus près, car j'aime beaucoup ce genre de livre, on y revient toujours volontiers quand il en vaut la peine.

René LAURET.

ex-rédacteur à « Monde ».

J'ai voulu lire, relire, réfléchir : Maximes, sentences, syllogismes, affirmations, tous à tirer pleurs d'humour... ou d'ironie.

Montaigne et La Bruyère n'ont pas tout dit : ne pouvaient tout dire... et Rabelais, qui fut, de tous, le plus proche de vous.

Oh ! pas le Rabelais festoyeur et humeur de piots... que nous a laissés la fausse légende de ceux qui n'ont pas compris qu'il a bien été obligé d'être truculent pour faire passer le poisson.

...Rabelais... qui ne s'enivrait que de sagesse... ne pouvait parler du corps humain, de l'amour noble et sain, sans risquer le bâcher.

Mongeot, ce livre est votre meilleur livre, et j'ai beaucoup prisé les précédents.

Félix CHEVRIER.

Vice-Président de l'Association Professionnelle
de la Presse Républicaine.

Vous m'avez permis de passer quelques heures excellentes en compagnie de vos pensées si denses, si riches, si profondément empreintes de ce véritable sens de l'humain que le machinisme et le matérialisme modernes ont fait perdre à la quasi-totalité de nos contemporains. Vous avez fait une très belle œuvre.

J.-F. BOULANGE.

Licencié en droit,

Conseil en organisation.

« *Folles Pensées d'un Fol* », c'est « votre » livre. Et c'est « un » livre. Cent choses y sont exactement vues et parfaitement synthétisées.

Il y a dans ce livre de nombreux apophtegmes auxquels je réponds amen. Les accepté-je tous ? Vous ne croiriez pas. Et, comme vous le dites en terminant, c'est très bien ainsi. Si le recueil de « pensées » le cède à l'essai en nécessité de logique, de réduction des contraires et de rigueur de construction, il bénéficie en revanche — s'il est sincère et venu d'un esprit à la fois éveillé et méditatif — de facettes où apparaît la multiple vérité des contradictoires. Chacun y choisit ses pierres. J'en ai, pour ma part, recueilli tout un écriin.

Charles-Auguste BONTEMPS.

Homme de Lettres.

Comment ne pas rendre hommage à un effort aussi admirable que celui de ce prétendu « fol » ? Ne lui contestons pas le droit de se draper noblement dans cet ironique drapeau... à une époque où les « sages » de tous les partis et de tous les pays conduisent l'humanité à la ruine la plus décisive, à grand renfort de slogans mensongers : Vivent les fous qui ont le courage de rétablir la vérité et de crier leur indignation à la face des charlatans, des tartuffes et des précheurs de « morale » de toutes les obédiences !

La base de toute sagesse, c'est la franchise et la sincérité. Ce qui condamne, inévitablement, les rites, les traditions, les coutumes imposées, tantôt par la tyrannie, tantôt par l'esprit conformiste.

Dans une belle préface, Jean de La Hire, récemment décédé, montre excellemment en quoi devrait consister le progrès, le vrai progrès. Toute l'œuvre de Kienné de Mongeot n'est-elle pas un effort vers cet épanouissement de la personne humaine dans la beauté et dans la liberté ?

Ces pensées, ces réflexions, ces boutades sont le fruit, visiblement, de longues méditations — de patientes et libres observations, de recherches, d'expériences et de multiples confrontations. Un véritable bréviaire (que l'auteur veuille bien excuser cette comparaison mal séante !) de la raison et du bonheur...

Car M. Kienné du Mongeot aborde un peu tous les problèmes. La nature de la pensée et le « spiritualisme », la puissance (physique et morale) de l'instinct d'amour ; le rôle de la religion et de la philosophie ; la laideur et la malaisance des tares sociales et des institutions qui reposent sur l'exploitation ou la tyrannie. Tout y est... Et la stupidité des guerres ; la médiocrité mentale des masses ; l'horreur des « termitières » que l'étatisme nous prépare, etc.

Je regrette de ne pouvoir m'étendre plus longuement sur une œuvre aussi exceptionnelle. Si cela m'est possible, j'y glanerai un de ces jours quelques-unes des réflexions les plus profondes ou les plus spirituelles — elles abondent.

Signalons que ce livre est un chef-d'œuvre d'impression — tirage impeccable — papier de la plus belle qualité — illustrations de René Garcia, dont un certain nombre de planches colorisées de toute beauté. Un vrai bijou !

André LORULOT, « L'Idée Libre ».

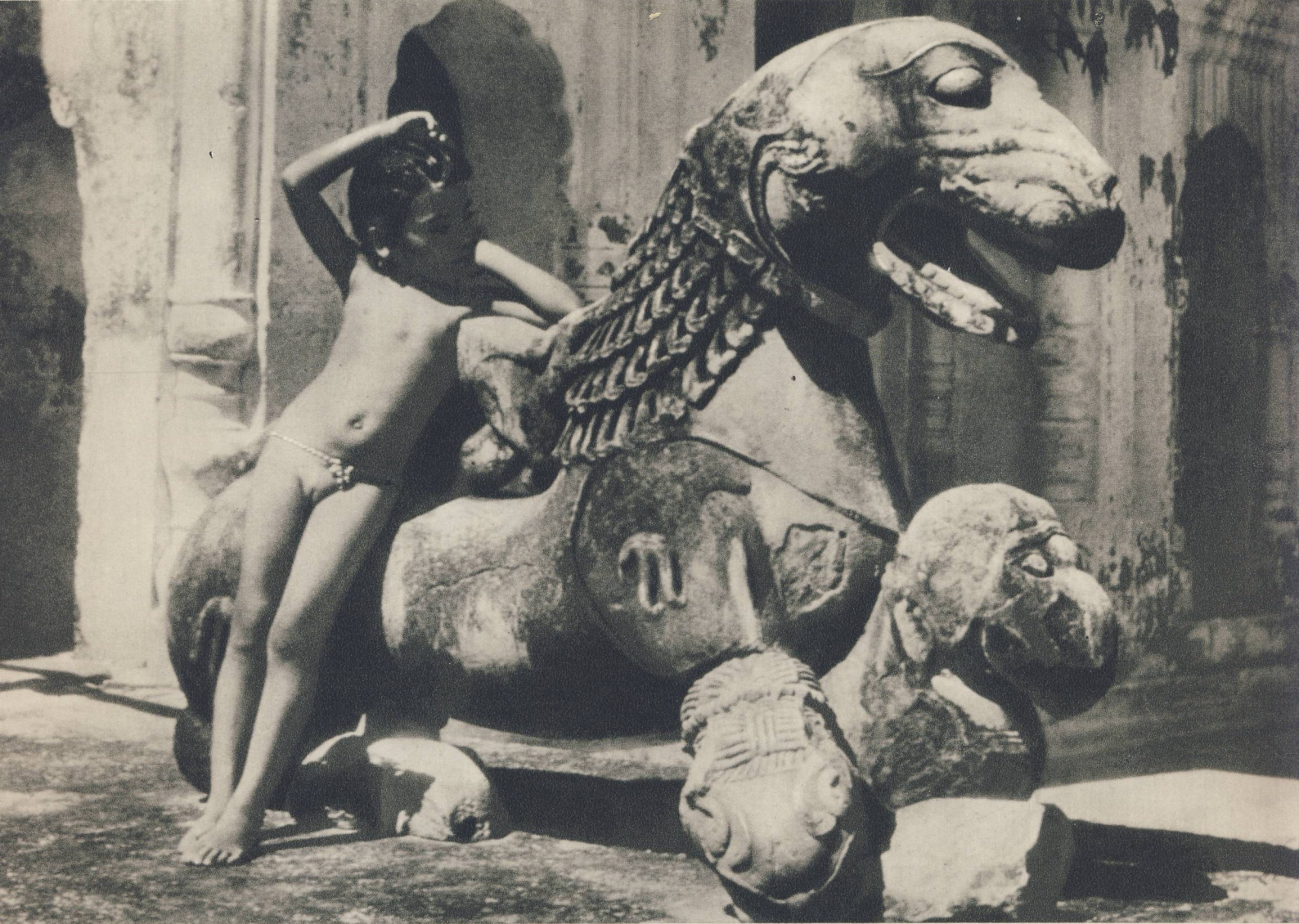


Photo Max-Pol Fouchet. Extrait, avec l'autorisation des Editeurs de *L'art amoureux aux Indes*.
Khajurrâbo (X^e-XI^e siècles). Chaméla, petite fille jainiste, appuyée sur le dwarapala (gardien)
du temple de Santinatha.

L'ART D'AIMER HINDOU

par Georges PILLEMENT

Nous sommes heureux de publier cet article de Georges Pillement, écrivain érudit auquel nous devons de remarquables études dont entre nombreuses autres : *Les Hôtels du Faubourg Saint-Germain*, *Les Hôtels du Marais*, *Palais et Châteaux arabes d'Andalousie*, *Saccage de la France*, *L'Espagne Inconnue*, *La France Inconnue*, etc., sans compter les anthologies qu'il a consacrées à la *Poésie Amoureuse* et aux *Lettres d'Amour*.

IL existe un art d'aimer hindou, codifié par les *Kama-Sutra* de Vatsyayana, très différent de ce qu'on pourrait appeler notre art d'aimer occidental. Notre civilisation, tout imprégnée qu'elle soit des civilisations grecque et romaine, reste, avant tout, une civilisation

chrétienne. Or, celle-ci considère l'amour comme un péché, ou, du moins, ne l'admet que sanctifié par le mariage.

On ne parle donc des choses de l'amour qu'à mots couverts, avec discrétion, en restant, autant que possible, dans le domaine des sentiments et en n'abordant le domaine physique qu'avec circonspection.

Dans la bourgeoisie, au siècle dernier, une jeune fille convenable, qui avait été élevée au couvent, qui avait pratiqué certains arts d'agrément, la broderie, le piano, l'aquarelle, devait rester parfaitement ignorante des choses de l'amour jusqu'au jour de son mariage. Au seuil de la chambre nuptiale, sa mère lui murmurait à l'oreille quelques éclaircissements de dernière heure qui étaient ou trop sommaires ou bien superflus.



Photo Roger Viollet

Statues ornant un temple du XI^e siècle (Dynastie Chandella)
Plus encore que dans nos cathédrales médiévales, on trouve dans les temples hindous la représentation de scènes d'amour. « C'est que, dans la religion hindoue, écrit M. Georges Pillement, le mysticisme et l'ascétisme restent liés à un amour charnel qui n'a jamais été un péché. »



Photo Philip Vernon

La pratique de la nudité redonne au corps toute sa valeur. Elle conduit à la recherche de la vérité, à la connaissance et à la maîtrise de soi. L'hypocrisie et la dissimulation ont toujours des conséquences néfastes. Quelles que puissent être celles de la plus franche vérité, elles leur sont préférables.

Aux Indes, il en est tout autrement. Il n'est pas fait de distinction entre les sentiments de l'amour et l'amour physique. L'amour est une chose naturelle, d'essence divine. Les dieux ont aimé, ils ont séduit d'autres déesses ou des mortelles, ils ont été séduits à leur tour et leurs triomphes amoureux et leurs faiblesses amoureuses ont été chantés par les poètes avec enthousiasme.

La vierge Kounti qui a eu l'imprudence d'évoquer le Dieu du Soleil devra se donner à lui et elle en aura un fils qui sera un héros. La déesse Svâhâ, voulant séduire Agni le dieu du Feu prit la forme de sept femmes de brahmes dont elle le savait amoureux, et elle en eut un fils, Skanda, dieu de la Guerre. Le divin Krishna, adoré des bergères, ne sait pas résister à leurs avances, il s'emploie à les rendre toutes heureuses : « Le bienheureux, se multipliant autant de fois qu'il y avait de bergère, goûta le bonheur avec elles en se jouant, lui qui trouve son bonheur en lui-même. »

Alors que dans la religion chrétienne, l'amour de Jésus ne peut être que mystique, dans le Bhagatava Purana, nous voyons Krishna satisfaire les ardents désirs de ses amoureuses. C'est que, dans la religion hindoue, le mysticisme et l'ascétisme restent liés à un amour charnel qui n'a jamais été un péché.

Lorsque Krishna entre à Mathura, une jeune parfumeuse bossue vient lui offrir des onguents. Touché, Krishna la prend par le menton, la soulève et la rend droite. Trivakra, la jolie bossue, ne se contente pas de ce miracle, elle demande encore au dieu de venir la voir chez elle et d'y goûter le bonheur avec elle, « pour le faible mérite du don qu'elle lui avait fait de quelques parfums », dit Vyasa. Et il lui accorda le plaisir qu'elle souhaitait et retourna même plusieurs fois en sa demeure.

Le mysticisme et l'ascétisme, avons-nous dit, restent liés à l'amour charnel. C'est le cas, par exemple, de la vierge Parvati choisie par les dieux pour devenir l'épouse de Shiva. Elle n'obtiendra l'attention du dieu qu'à la suite de terribles austérités. Vêtue d'écorces, elle mène une vie d'anachorète. Le dieu aux trois yeux prit l'apparence d'un brahme pour l'éprouver et jugeant à ses réponses combien sincère était son ascétisme et combien grand son amour pour lui, il lui dit : « A compter de ce jour, je suis ton esclave acheté au prix de tes pénitences. » et il l'épousa.

Si Shiva avait mené une vie ascétique, si Râma mène avec sa fidèle épouse Sita, une vie d'anachorète dans la forêt,

d'autres dieux ou rois mènent une vie de débauche comme Râvana qui vit dans un palais merveilleux entouré de mille épouses et concubines, ce qui ne l'empêche pas de faire enlever Sita. Mais c'est en vain qu'il essaie de la séduire, elle est l'incarnation même de la fidélité.

Mais Râvana n'est condamnable que parce qu'il veut forcer l'amour de Sita et non parce qu'il a mille femmes et concubines. Les jeux du bain et de la volupté, tels que nous les décrit Mâgha dans le Gîçoupâla-Badha, où des milliers de couples s'ébattent sur une plage et se livrent, la nuit venue, à des enlacements voluptueux, nous montrent bien que le genre de morale auquel nous sommes habitués n'a plus cours dans le monde où les poèmes hindous nous ont fait pénétrer.

L'amour est une chose toute naturelle. Pour une femme, voir un homme et le trouver beau et tout mettre en œuvre pour se faire aimer de lui, ce n'est pas, ici non plus, une chose exceptionnelle, mais elle ne se fait pas aussi librement. Il n'y a pas, dans l'éducation de la jeune fille hindoue, la moindre hypocrisie. La science de l'amour, je ne parle pas seulement des sentiments, mais aussi et surtout, de l'amour physique, a été étudiée par les sages, au cours des siècles, et codifiée. Cette science, les jeunes filles elles-mêmes y sont initiées par leur nourrice, par une tante, par une sœur, par une amie. Elles doivent tout savoir de ce qui assurera le bonheur de leur amant ou de leur mari, de ce qui assurera, du même coup, leur propre bonheur.

En même temps que les Kama-Sutra, la jeune fille bien élevée doit apprendre toutes sortes de choses : le chant, la tatouage, la façon de faire des bouquets, la cuisine, la façon de se parfumer et de se pommader, la poésie, la gymnastique, la magie, la menuiserie, l'art de la mimique, la lecture,

Musée du Luxembourg. Peinture de Chaplin intitulée Le Souvenir. Quoi de plus expressif que le visage de cette jolie jeune femme livrée à ses voluptueux souvenirs !

Photo Roger Viollet





Photo « Vivre d'Abord ! »

Il y a seulement quelques années, personne n'eût songé - ni osé - en Tunisie à initier à la pratique de la nudité intégrale une jeune autochtone. C'est que les mœurs évoluent lentement.

etc. Il y a soixante-quatre arts énumérés qui vont des récréations arithmétiques à l'art de deviner le caractère d'un homme par les traits de son visage, du jardinage à l'art d'instruire et faire parler les perroquets et les sansonnets.

Tous ces arts n'ont d'autre but que de rendre la femme plus aimable, plus agréable à l'homme, d'accroître ses charmes et ses mérites, de la rendre plus séduisante. Mais la connaissance des pratiques amoureuses est, évidemment, à la base de cette séduction et la petite Hindoue de douze ans en sait plus sur cette matière que des femmes d'expérience en Occident et, même que bien des hommes de chez nous qui ont une réputation de Don Juan.

C'est que ce voile, que nous avons jeté sur les choses de l'amour, bien qu'il soit parfois soulevé par des mains indiscretes, n'en continue pas moins de s'interposer généralement entre nous et la réalité. Les mots mêmes dont nous nous servons sont tous ou grossiers, ou licencieux, alors qu'aux Indes, ils gardent la même simplicité et la même poésie que les mots qui désignent la main, la bouche, le visage.

Aussi, lorsqu'on veut faire allusion aux Kama-Sutra, est-on gêné par un manque de vocabulaire qui a obligé les traducteurs à employer des mots qui n'ont rien à voir, dans notre langue, avec ce qu'ils veulent exprimer. Lorsqu'un homme et une femme se rencontrent dans l'intimité, ils appellent cela « un congrès » et l'homme est qualifié de « citoyen ».

On sait que Vatsyayana qui a composé les Kama Sutra « après avoir lu et médité les ouvrages de Babharvya et d'autres auteurs anciens, et bien examiné le sens des règles par eux édictées, conformément aux préceptes de la sainte Ecriture, pour le bénéfice du monde, alors qu'il menait la vie d'un étudiant religieux et qu'il était totalement absorbé dans la contemplation de la Divinité », vivait entre le I^{er} et le VI^e siècle de notre ère, on le présume parce que, d'un côté, il fait allusion à un événement qui se passa au I^{er} siècle et que, de l'autre, un auteur du VI^e siècle a fait des emprunts notables à son texte.

Il s'agit donc, aussi bien dans l'espace que dans le temps, d'un monde très différent du nôtre et bien des préceptes édictés par Vatsyayana n'ont rien à voir avec la vie que

nous menons. Mais il en est d'autres, inhérents à la nature humaine, qui sont toujours valables et dont nous pouvons faire notre profit. Non pas dans un sentiment d'érotisme ou de dépravation, mais de vertu, pourrait-on dire. Car c'est bien ainsi que les anciens Hindous l'entendaient : « Cet ouvrage n'a pas été fait, dit Vatsyayana, pour servir de simple instrument à satisfaire nos désirs. Une personne qui, possédant les vrais principes de cette science, cultive avec soin son Dharma (vertu ou mérite religieux) ; son Artha (richesse temporelle) et son Kama (jouissance ou plaisir sensuel) et tient en considération les pratiques populaires, est sûre d'arriver à maîtriser ses sens. »

Dans leur langue poétique et imagée, les Hindous, en établissant les bases mêmes du bonheur conjugal, ont classé l'homme en trois catégories, suivant la grandeur de son lingam, ce qui donne l'homme lievre, l'homme taureau et l'homme cheval, tandis que la femme, suivant la profondeur de son yoni, devient une biche, une jument ou un éléphant femelle.

On comprendra aisément que les unions de ces trois sortes d'hommes et de ces trois sortes de femmes ne soient pas identiques, que certaines soient plus souhaitables que d'autres et que celles qui sont les moins favorisées appellent certaines corrections. Ce sont ces différences de conformation de l'homme et de la femme qui sont à la base des neuf sortes d'unions que distinguent tout d'abord les Kama-Sutra. Mais ils en différencient neuf autres sortes, suivant la force du désir charnel et suivant le cas où la passion est petite, moyenne ou intense du côté de l'homme et du côté de la femme.

Enfin, suivant le degré de spontanéité dans le désir amoureux, les hommes et les femmes sont, de nouveau, divisés en trois catégories : ceux et celles qui emploient peu de temps, ceux et celles qui emploient un temps modéré et ceux et celles qui ont besoin d'un très long temps, ce qui constitue, de nouveau, neuf sortes d'unions.

Alors que nous voyons très souvent des unions malheureuses, des femmes insatisfaites, des hommes rapidement inconstants, par ignorance des règles essentielles qui président à l'union de l'homme et de la femme, la simple connais-

sance de ces données absolument élémentaires peut procurer, à ceux qui savent en tenir compte, un bonheur durable.

Nous voyons donc que cet art d'aimer hindou, dès l'exposé, très schématisé, de la différenciation des natures et des tempéraments, nous permet de sortir de l'empirisme pour atteindre à une véritable science de l'amour.

Nous nous apercevrons ensuite que tout ce qui concerne l'amour est défini dans les Kama-Sutra avec une véritable subtilité théologique. L'embrassement, par exemple, peut être de quatre sortes : touchant, perçant, frottant et pressant.

Les deux premiers cas ont trait à des personnes qui ne se connaissent pas et qui trouvent des prétextes pour se frôler. Si un homme touche le corps d'une femme avec le sien, c'est un embrassement touchant. Si une femme se penche pour ramasser quelque chose et perce, pour ainsi dire, un homme qui est assis ou debout, avec ses seins, dont il s'empare aussitôt, c'est l'embrassement perçant.

Lorsque deux amoureux sont seuls et frottent leurs corps l'un contre l'autre, c'est un embrassement frottant. Si l'un est appuyé contre un mur ou un pilier et si l'autre le presse avec force avec son corps, c'est un embrassement pressant.

Ces distinctions ne manquent pas d'une certaine puérité, il faut l'avouer, de même que celles qui concernent l'enlacement qui, lui aussi, offre quatre catégories, mais elles sont plus amusantes.

Lorsque la femme s'enlace à l'homme comme un reptile à un arbre et attire sa tête vers la sienne pour l'embrasser et le regarder avec amour, c'est l'enlacement du reptile.

Le grimpeur à l'arbre, c'est quand la femme, posant un pied sur celui de son amant et l'autre sur ses cuisses passe un de ses bras sur ses reins et l'autre sur ses épaules. Elle chantonne à mi-voix et cherche, pour ainsi dire, à grimper sur lui pour avoir un baiser.

Ces deux sortes d'embrassements ont lieu debout, mais lorsque les amants sont couchés et s'embrassent si étroitement que leurs bras et leurs cuisses sont liés, cet embrassement s'appelle le mélange de graine de sésame et de riz. Mais lorsque la femme est assise sur les genoux de l'homme, ou devant lui, et qu'ils s'embrassent avec violence, c'est le mélange de lait et de l'eau.

Savernanabha distingue quatre sortes d'embrassements supplémentaires : celui des cuisses, celui des ventres, celui des seins, celui du front, toutes ces pressions des différentes parties du corps que peut suggérer le désir.

Les différentes sortes de baisers sont ensuite étudiées. Dans tous les pays du monde, les Daphnis et les Chloé n'ont pas eu besoin de leçons pour apprendre à joindre leurs lèvres, ils le font tout naturellement. Mais les Hindous, dans leur besoin de classification, distinguent, lorsqu'il s'agit d'une jeune fille, trois sortes de baisers : le nominal, le palpitant et le touchant.

Lorsqu'une jeune fille touche seulement la bouche de son amant avec la sienne, mais sans rien faire elle-même, c'est le baiser nominal.

Lorsqu'elle veut toucher la lèvre qui presse sa bouche et fait mouvoir sa lèvre inférieure, c'est le baiser palpitant.

Quand elle touche la lèvre de son amant avec sa langue et, fermant les yeux, met ses mains dans les siennes, c'est le baiser touchant.

Certains auteurs distinguent encore le baiser droit, le baiser penché, tourné ou pressé, suivant que les têtes sont droites, penchées, que l'on fait tourner la tête de l'autre ou que la lèvre inférieure est pressée avec force.

Le baiser grandement pressé relève de l'acrobatie : on tient la lèvre inférieure du partenaire entre deux doigts puis, après l'avoir touchée avec la langue, on la presse très fort avec sa propre lèvre.

Les amants hindous se livrent à toutes sortes de jeux avec leurs lèvres : c'est à qui s'emparera le premier des lèvres de l'autre, serrera les deux lèvres avec les siennes, touchera les dents, la langue et le palais de l'autre. Ce qui s'appelle le combat de la langue.

Nous laisserons de côté les jeux, pour nous occuper des pressions, des marques et des égratignures avec les ongles qui sont classées en sonores, demi-lunes, cercles, lignes, griffes de tigre, pattes de paon, sauts du lièvre, et feuilles de lotus bleu.

Il y a là tout un code amoureux qui va jusqu'au signe du souvenir, trois ou quatre lignes l'une près de l'autre, tracées avec les ongles sur les cuisses ou la poitrine de l'être aimé, lorsqu'on part en voyage.

Il en est de même pour les morsures qui se divisent en morsures cachées, morsures enflées, points, lignes de points, corail et joyau, ligne de joyaux, nuage brisé et murmure de sanglier.

Ces diverses morsures se font sur les lèvres, sur la joue, sur la gorge, sur l'aisselle, sur le front, sur les seins, sur les cuisses.

Tout cela est en vue d'accroître la passion et codifiée par certaines mesures de réciprocité. En outre, il est distingué entre les femmes des diverses régions de l'Inde, certaines répugnant aux morsures, d'autres aimant à être battues comme celles du pays de Balhika ; d'autres, très sensuelles, celles du Maharashtra, aimant à dire des mots grossiers. Il y a là toute une géographie amoureuse de l'Inde dont nous n'avons évidemment pas l'équivalent pour les pays occidentaux.

Le chapitre qui a trait aux différentes sortes de « con-grès » est beaucoup plus instructif. Il n'entre pas dans notre propos de commenter en détails ses multiples positions.

La beauté du corps humain trouve toute son expression dans un cadre naturel; l'un et l'autre forment alors un tout d'une exquise harmonie.

Photo Eva Grant





Photo Carl Frank

Qu'est-ce que le plaisir de porter une ravissante toilette, fût-elle signée du nom d'un grand couturier, au regard du bonheur et de la fierté de posséder un joli corps ?

encore qu'elles soient purement techniques, si l'on peut dire, et dénuées de tout érotisme. Il s'agit seulement de fournir à des êtres sains les enseignements qui leur permettront d'obtenir les satisfactions auxquelles ils peuvent prétendre. On peut dire, à une époque où les déviations sexuelles sont si répandues, qu'elles ont souvent pour point de départ l'échec des premières expériences amoureuses normales. Les Kama-Sutra nous apprennent que si n'importe quel homme peut arriver à satisfaire n'importe quelle femme et réciproquement, ce ne sera qu'en se conformant à cette sorte d'arithmétique qu'ils ont mise sur pied.

Nous n'entrerons pas dans le détail des chapitres qui ont trait à des mœurs qui ne sont pas les nôtres : qu'il s'agisse du choix de la jeune fille qu'un homme veut épouser, de la façon de lui inspirer confiance et de lui faire la cour ou des moyens qu'une jeune fille doit employer pour se faire aimer, encore qu'il y ait toujours des réflexions très fines et très pertinentes dont nous pouvons tirer notre profit.

D'autres chapitres sont consacrés à la façon dont une femme vertueuse doit se conduire pendant l'absence de son mari, à la conduite qu'elle doit avoir avec les autres épouses. De même, à la façon dont un mari doit se conduire envers ses épouses et, aussi, avec celles des autres. Des énumérations très amusantes classifient les raisons qui incitent une femme à repousser les poursuites d'un homme, il y en a vingt-quatre. Ou les différentes sortes d'hommes qui ont du succès auprès des femmes, il y en a également vingt-quatre, depuis les hommes très versés dans la science d'amour et les hommes habiles à raconter des histoires jusqu'aux hommes entreprenants et braves et ceux dont l'habillement et la manière de vivre sont magnifiques. Vérité qui est toujours valable.

Quant aux femmes qui sont aisément conquises, on en trouve quarante et une catégories qui vont de la veuve, de la vaniteuse, de la femme qui aime les plaisirs à la femme cupide et à la femme dont le mari passe son temps à voyager.

Les moyens d'aborder une femme et les efforts que l'homme doit faire pour la conquérir ne correspondent plus que d'assez loin à ceux qu'il convient, dans notre société, d'employer :

« Quel que soit le moment où ils se rencontrent, l'homme doit avoir soin de regarder la femme de telle façon qu'elle

puisse deviner l'état de son esprit ; il tirera sa moustache, produira un son avec ses ongles, fera tinter ses bijoux, mordra sa lèvre inférieure, et fera d'autres signes de la même sorte. »

Et, pourtant, si les détails ne nous concernent plus, la psychologie reste toujours vraie.

Nous laisserons de côté les entremetteuses et les femmes du harem royal pour terminer par les courtisanes.

Comme l'hétaïre des Grecs, comme la geisha japonaise, la courtisane hindoue n'était pas une vulgaire prostituée. C'était une femme cultivée, bien élevée, ayant la pratique des arts et une connaissance approfondie des Kama Sutra. Souvent, elle n'a qu'un amant, à qui elle soutire le plus d'argent possible. Quand il n'en a plus, elle en choisit un autre. Mais la courtisane peut tomber amoureuse. C'est le sujet du Petit chariot de terre cuite, la célèbre pièce écrite par le roi Cûdraka qui aurait vécu une soixantaine d'années avant J.C. Vasantasena, une Dame aux Camélias avant la lettre, s'est éprise d'un beau brahmane ruiné, à qui elle sauvera la vie et qui en fera sa seconde femme.

Les conseils donnés par Vatsyayana aux courtisanes qui vivent maritalement avec un homme sont assez curieux :

« Elle doit se conduire en femme chaste et le satisfaire en tout. Son devoir, en deux mots, est de lui donner du plaisir ; mais il ne faut pas qu'elle s'attache à lui, bien qu'elle se conduise comme si elle lui était réellement attachée. »

Voici les différentes choses qu'elle devra faire pour s'assurer sa faveur :

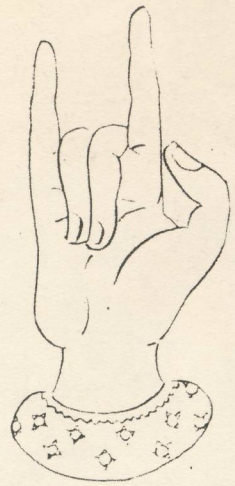
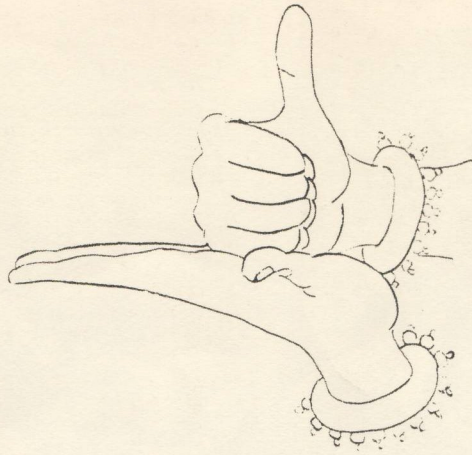
« Elle enverra sa servante chercher les fleurs qui lui auront servi la veille, afin de s'en servir elle-même en signe d'affection ; elle demandera également le mélange de noix de bétel et de feuilles de bétel qu'il n'aura pas mangé ; elle exprimera son étonnement de l'expérience dont il aura fait preuve dans le commerce sexuel, et dans les divers modes de jouissance qu'il aura employés ; elle apprendra de lui les soixante-quatre sortes de plaisirs énumérés par Babhravya ; pratiquera continuellement les moyens de jouissance qu'il lui aura enseignés, en se conformant à sa fantaisie ; gardera ses secrets ; lui confiera ses propres désirs et secrets ; dissimulera sa colère ; ne le négligera jamais au lit lorsqu'il tournera son visage de son côté ; touchera, suivant son caprice, une partie quelconque de son corps ; le baisera et l'embrassera pendant son sommeil ; le regardera d'un air d'anxiété lorsqu'il sera songeur ou qu'il pensera à quelque autre objet qu'à elle-même ; ne montrera ni complète indifférence ni excessive émotion lorsqu'il la rencontrera ou que, dans la rue, il la verra debout sur la terrasse de sa maison ; haïra ses ennemis ; aimera ceux qui lui sont chers ; montrera du goût pour ce qu'il aime ; sera gaie ou triste, suivant qu'il le sera lui-même ; exprimera le désir de voir ses femmes ; ne restera pas longtemps en colère ; affectera de soupçonner que les marques et égratignures, faites par elle-même sur son corps avec ses ongles et ses dents, aient été faites par quelque autre femme ; ne manifestera pas son amour pour lui par des paroles, mais par des actes, des signes, des demi-mots ; restera silencieuse lorsqu'il sera endormi, ivre ou malade ; écouter attentivement le récit qu'il pourra faire de ses bonnes actions et les répétera ensuite à sa louange ; lui répondra avec vivacité et gaieté lorsqu'elle le verra suffisamment familiarisé ; placera sa main sur ses reins, sa poitrine et son front et tombera pâmée du plaisir qu'elle aura ressenti dans ses attouchements ; s'assoira sur ses genoux et s'y endormira ; voudra avoir un enfant de lui ; ne désirera pas vivre plus longtemps que lui ; le dissuadera des vœux et des jeûnes en lui disant : « Laissez le péché pour mon compte, etc... »

Et tous ces conseils se terminent par deux versets que je citerai pour en finir avec ce chapitre :

« L'étendue de l'amour des femmes n'est pas connue, même de ceux qui sont les objets de leur affection, à cause de sa subtilité et aussi de la retenue et de la finesse naturelle du sexe féminin. »

« Les femmes ne sont presque jamais connues sous leur vrai jour, soit qu'elles aiment les hommes ou qu'elles leur deviennent indifférentes ; qu'elles leur procurent de la jouissance ou les abandonnent ; ou qu'elles réussissent à en tirer toute la fortune qu'ils possèdent. »

Un dernier chapitre est consacré aux moyens de séduire et de retenir les cœurs : la parure, les onguents, des recettes médicales, des recettes magiques, des moyens artificiels d'exciter le désir, de retenir ou d'activer le plaisir, toute une chimie à base de produits végétaux ou animaux.

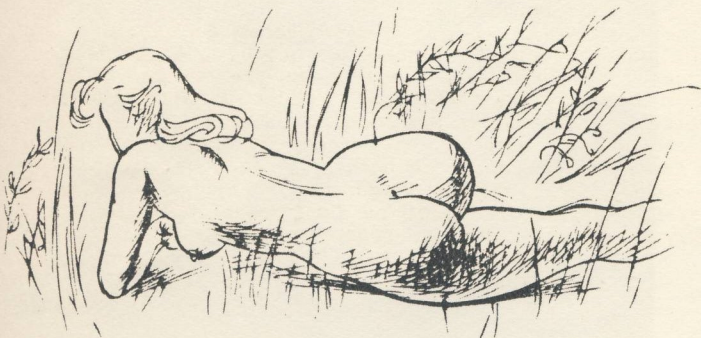


Trois mudras. Les mudras sont les gestes des mains. Leur valeur éducative est très importante : chacun d'eux, qu'il soit accompli par une seule main ou les deux mains, a une signification symbolique. — On voit ici (de gauche à droite) : 1° La main pataka; ce geste peut marquer une foule de choses : un nuage, un sein, la région des dieux, le vent, une promesse, une bénédiction, etc.; 2° Shiva-linga; ce symbole phallique est parmi les plus employés dans les rites religieux; 3° Marta-rimukha : peut marquer la séparation d'un homme et d'une femme, un éclair, une faute, des larmes, la mort. (Extraits, documents et légende de la revue Aesculape.)

En bas : Vénus et l'Amour. Gravure sur bois de Lucas Cranach, datée de 1506. Lucas Cranach peignait surtout des sujets religieux. Sous l'influence de Durer il consacra son talent aux sujets mythologiques. Il fut souvent inspiré par Vénus et Cupidon.

Car l'amour hindou, au temps du Mahabharata et du Bhagavata Purana comme des Kama Sutra est un amour champêtre et bucolique. Plus encore que de bijoux, les femmes sont parées de guirlandes de fleurs, les hommes également d'ailleurs. Il n'est pas de fête où les uns et les autres n'aient des guirlandes de fleurs dans les cheveux ou autour du cou. Krishna apparaît aux bergères « une plume de paon sur la tête et aux oreilles une fleur de karnikâra, vêtu d'une robe jaune comme l'or et paré de la guirlande Vaidjayanti. » C'est que le printemps est la saison des amours, que les fleurs en sont la parure.

L'amour, aux Indes, n'est que joie et sourires, fleurs et parfums, musique et poésie. Des poèmes démesurément longs chantent les exploits, les infortunes et les amours de personnages légendaires, de dieux cruels ou bienfaisants. Nous retrouvons en eux les passions qui nous animent, les joies, les incertitudes et les souffrances de nos propres cœurs. Toute cette mythologie étrange, monstrueuse lorsqu'elle est dépouillée de ses oripeaux, de son exotisme barbare ou raffiné, nous apparaît profondément humaine et compatissante, beaucoup moins cruelle que la mythologie grecque et tout aussi charitable que la religion chrétienne. C'est une religion d'amour, qui chante l'amour comme une vertu et en fait, ce qu'elle n'a pas cessé d'être, le principal mobile des actions humaines. Et, en définitive, le moins nocif.





Document de la Bibliothèque Nationale

Histoire et Sexualité

par P. RUSSO, docteur en médecine
et ès sciences naturelles

Je viens de lire une remarquable étude de R. Guyon sur la sexualité et son rôle réel dans la vie. C'est « Erôs », dont je ne puis qu'approuver pleinement l'idée directrice, à savoir que la sexualité est le moteur essentiel, avec la faim, de tous les comportements humains et que par suite, de près ou de loin, tous ces comportements doivent être jugés d'après ce critérium et non d'après ceux plus ou moins artificiels et de type « tabou » qu'ont dressés les coutumes, les usages, les morales et, de façon générale, les réactions sociales de l'humanité. Et je pense avec l'auteur qu'il est nécessaire de revenir à un comportement de *bon sens* en toutes choses sexuelles et de lever les interdits qui pèsent sur elles, pour redonner aux humains un meilleur équilibre, une plus grande activité de vie et la joie de vivre sans refoulements, du moins dans le plan sexuel.

Mais des erreurs d'observation conduisant à de fausses interprétations historiques m'ont paru exister et je crois honnête de les signaler.

D'abord l'auteur commet une erreur analogue à celle que commit jadis Sigmund Freud quand il rattacha tous les refoulements à l'absence de liberté dans l'activité sexuelle. Nous savons fort bien qu'il ne suffira nullement de libérer les humains dans le plan sexuel pour supprimer les refoulements. Innombrables sont les traumatismes non sexuels subis dans l'enfance et innombrables les réflexes conditionnés imposés non par des lois, règles ou usages humains, mais par les nécessités matérielles de la vie qui conduisent le moi au refoulement. Tout désir inassouvi provoque le rêve compensateur et par répétition peut acheminer vers un refoulement créateur de névrose. Je pense que l'examen très objectif fait sur ces conditions psycho-somatiques par le D^r Loras, dans sa « Médecine de la Personnalité » (1) ouvre de forts importants horizons dans cet ordre d'idées. Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans des détails. Sachons seulement qu'il est, à côté de la sexualité brimée, de nombreuses autres causes de conflits internes et qu'il faudrait résoudre aussi ces conflits comme ceux de la sexualité en leur ôtant toute raison d'être. Tels sont les conflits de la faim, qui troublent toute la paix du Monde.



(1) Edit. Payot. 106, Bd Saint-Germain. 1956.

Mais bien plus importante que cette omission au sujet de laquelle l'auteur pourrait dire qu'il n'avait pas l'intention d'en parler puisqu'il ne traitait que de la sexualité, nous voyons s'exprimer une inexactitude profonde sur les *raisons d'être* du tabou sexuel.

Tant que les humains ne seront pas devenus *raisonnables*, au sens propre du mot, c'est-à-dire capables de ne pas céder à leurs pulsions instinctives et aptes à n'agir que par volonté altruiste, le tabou sexuel demeurera une nécessité biologique.

En effet, si nous admettions que dans une société construite comme le sont les nôtres, sur les notions de *propriété*, de *puissance*, d'*égoïsme*, d'*orgueil*, on crée la liberté sexuelle totale, les humains se précipiteraient sur cette liberté comme ils le font sur les richesses représentées par l'industrie, la culture, le commerce, etc., et chacun voudrait pour lui seul tout ce qu'il pourrait atteindre; chacun serait jaloux du voisin. Car si Guyon fait bien la part de la liberté humaine dans la libre sexualité et spécifie que toute activité sexuelle est valable « pourvu que le partenaire soit consentant », il est bien certain que chaque homme voudra les plus belles femmes et chaque femme les plus beaux hommes et que des luttes de jalousie comparables à celles que nous voyons entre chiens mettront en conflit les mâles et les femelles précisément parce que chacun voudra être choisi par le partenaire désiré. Ce n'est point par un « tabou » *inventé* ni par l'action de gens voulant s'en servir pour établir une mainmise sur autrui que se sont constituées les interdictions. C'est, comme pour toutes les autres prescriptions des coutumes, par nécessité sociale. Seulement comme ce n'est point par la raison qu'on fait adopter par les humains des nécessités d'action, mais par le sentiment, il a donc fallu donner aux nécessités de limitation de la liberté sexuelle une forme impérative, en faire un « ordre de l'Humanité et de la Divinité ». Alors, la peur des sanctions a fait ce que n'aurait pu faire la raison.

Certes si l'on pouvait amener les hommes à abandonner dans une certaine mesure cet égoïsme, (nécessité biologique dans certaines limites, mais nuisance sociale au delà de ces limites), par quoi ils conditionnent tous leurs actes, tout changerait. Chacun dirait : « Ce qui est à moi est à toi, sous réserve que tu ne l'accapares pas », et la totale liberté sexuelle serait possible, car ce qui s'y oppose, la jalousie, aurait cessé d'exister.

Mais relisez « la Petite Hutte » d'André Roussin, et réfléchissez au comportement de la grande majorité du public à l'égard de ces situations qui mettent face à face un homme orienté par les habitudes de son milieu, mais raisonnable, et un homme lui aussi orienté par son milieu, mais, en outre, poussé sans réaction de la raison par des sentiments dont le désir de possession ignorée d'autrui, la jalousie proprement dite, et l'orgueil sont les plus frappants. Cet homme impulsif est incapable de conserver par raison une situation imprévue et dans laquelle tout le clandestin de jadis devient accepté et est équilibré. Le public tient tout cela pour une « rigolade », pour une amusante fantasmagorie, mais il ne lui vient pas à l'esprit que cette pièce fait précisément le procès de la stupidité du comportement des humains sur le plan sexuel. Je ne sais si telle a été l'intention de l'auteur, mais pour tout esprit résolument décidé à examiner les comportements humains en biologiste et à les juger suivant la seule raison, comme il jugerait ceux d'abeilles ou de fourmis, cette pièce montre de façon évidente que les humains agissent avec totale stupidité et sur ce plan, comme sur la plupart des autres, créent eux-mêmes, par leur manque de bon sens, tous les maux qui les affligent.

Seulement pour supprimer jalousies, luttes, guerres, oppressions, dévastations par la main de l'homme, il faudrait supprimer le désir de possession exclusive et de domination, l'orgueil et l'avarice.

Nous en sommes bien loin et si le rêve de R. Guyon est splendide et s'il faut que chacun s'efforce à le réaliser, il ne faut pas oublier que pour y parvenir il faut d'abord

Au début de notre action en faveur de la réhabilitation du corps humain (1926), les photographies de nos adeptes laissaient fort à désirer; les modèles qu'elles représentaient étaient généralement physiquement déficients. Il n'en va plus de même aujourd'hui. C'est ainsi que nous pouvons idéalement illustrer notre revue de documents montrant les progrès accomplis par ceux qui suivent les méthodes gymniques. Ils sont considérables. Page précédente: adepte française; ci-contre adepte anglaise. (Photo Russel Gay.)



« dépouiller le vieil homme » et conduire les humains à penser d'abord à s'aimer les uns les autres. Et alors toutes les libertés et la sexuelle comme les autres viendront par surcroît.

Une autre erreur d'interprétation historique frappe dans ce livre. L'auteur accuse le christianisme d'être le propagateur du tabou sexuel. Il est vrai qu'il ajoute que cela provient de la présence surajoutée dans le christianisme de vieilles idées judéo-sumériennes. Mais s'il avait lu de près les évangiles, il aurait constaté que les questions sexuelles y prennent une forme nettement liée à ce que je dis plus haut de la nécessité sociale du tabou sexuel *en raison du danger* qu'il y aurait de voir les hommes s'entre-tuer pour la possession des femmes si des sanctions sévères ne les faisaient s'arrêter au bord de la violence.

Parmi les textes les plus caractéristiques de ce mode de pensée, je citerai le verset 8 du chapitre XIX de Saint Matthieu. Il y est dit : « *C'est à cause de la dureté de votre cœur* que Moïse vous a permis de répudier vos femmes, mais il n'en était pas ainsi au commencement »; et aussi (Chap. V, vers. 28) : « Mais moi je vous dis : quiconque regarde la femme de son voisin *en la convoitant* a déjà commis l'adultère dans son cœur ». Dans Saint Marc, Chap. X, verset 11, il est dit : « Quiconque quittera sa femme et en épousera une autre, commet un adultère *à l'égard d'elle* », et le verset 12 indique la même chose pour la femme. Je n'insisterai pas, car il est facile de voir que dans aucun des évangiles on ne trouve d'autres interdictions apparemment antisexuelles que celles tendant à *éviter des souffrances* à l'époux abandonné ou à empêcher des *luttres* entre humains pour la possession d'un partenaire. Nulle part, il n'est fait rappel des textes de Moïse relatifs aux interdits sexuels d'autres modalités et on connaît la position mentale du Christ à l'égard de Marie-Madeleine. Elle aurait par son comportement pu être cause de conflits, mais il ne lui en est pas tenu rigueur car en son cœur vivait l'Amour.

Si des habitudes de pensée venues de l'Orient babylonien (et qui peut-être s'expliquent assez bien elles aussi par la crainte des conflits parmi des populations très brutales), se sont introduites dans le christianisme, il ne faut pas lui en faire grief, elles ne sont pas *de son essence* mais d'origine extérieure et surajoutée.

On pourra m'objecter que par exemple, la règle des franciscains repose sur le triptyque : Chasteté, Pauvreté et Joie. La chasteté est contraire, semble-t-il, à la liberté sexuelle. Je crois être très près de la vérité en pensant qu'il s'agit ici, comme pour la pauvreté, d'un moyen de lutte contre la tendance à céder aux impulsions irraisonnées. S'obliger à s'abstraire du désir de possession charnelle, comme de celui de possession des richesses, nous amène à une position d'esprit qui fut celle des stoïciens, des pythagoriciens, et d'autres sages de l'antiquité pour lesquels l'accès au bonheur, c'est l'abandon des désirs. En outre cette position d'esprit est contraire au développement de conflits entre humains. Elle n'a donc rien d'un « tabou ».

En résumé, je ne vois rien dans le christianisme qui s'oppose à la sexualité, *pourvu qu'elle ne soit pas génératrice de conflits*. Et si les interdits mosaïques ont conservé une actualité que je dirais volontiers tout à fait étrangère au christianisme, c'est du fait de l'habituelle paresse de pensée humaine et non du fait de la pensée du Christ. Le christianisme est essentiellement contraire aux tabous et aux prescriptions draconiennes. Rappelons-nous ce texte de Saint Matthieu, chapitre XXII, versets 36 à 39 : « Jésus lui dit, tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée. Cela est le premier et le grand commandement. Et voici le second qui lui est semblable : tu aimeras ton prochain comme toi même. Toute la loi et les prophètes se rapportent à ces deux commandements ».

Il est donc bien évident que si toute la loi se rapporte à cet impératif d'amour, il faut que rien ne puisse, dans le comportement des humains, s'opposer à ce qu'ils puissent s'aimer comme des frères. Mais bien entendu pour atteindre ce résultat, il faudrait d'abord qu'ils cessent d'être jaloux. Or comme ils le sont, (force est bien de le constater), il faut au moins limiter les dégâts. Aussi faut-il interdire la liberté sexuelle parce qu'elle se transformerait en carnage. Mais rien dans l'évangile ne ressemble aux tabous hébraïques ou sumériens. Si, en fait, à cause de la bêtise, de la « dureté de cœur » des hommes, de l'opposition qui existe entre la tendance monogamique de la plupart des femmes et la



Dakar. Pointe des Almadies. Heureux enfants élevés comme celui-ci par des parents partisans de la saine gymnité intégrale ! Adolescents, la néfaste curiosité sexuelle ne les tourmentera pas et adultes le problème de la nudité ne pourra même pas se poser à leur esprit.

tendance polygamique de la plupart des hommes, on est obligé de tempérer cette impulsivité étrangère à la raison par des prescriptions limitatives, on ne voit nulle part dans les prescriptions de fond du christianisme et surtout dans la prescription essentielle que je viens de citer, la moindre interdiction sexuelle, *sauf si tel ou tel comportement sexuel peut faire souffrir autrui*. Au fond, il apparaît que dans le christianisme, le comportement sexuel est fait comme tous les comportements chrétiens de toute une série d'efforts pour éviter de faire de la peine et pour tenter de faire de la joie.

Aussi estimé-je un peu simpliste la vue édenique de R. Guyon. Il indique au fond ce qu'il serait souhaitable de réaliser si les hommes n'étaient ni jaloux, ni égoïstes, ni accapareurs. Alors son tableau de la vie sexuelle serait parfait, un peu comme celui jadis brossé par Aldous Huxley dans « Le meilleur des mondes ». Mais encore une fois c'est là un rêve qui ne pourra commencer à recevoir exécution que quand chacun de nous aura dépouillé le vieil homme.

Le christianisme n'est pour rien dans l'aspect d'interdictions arbitraires que présentent les prescriptions sexuelles. Ces interdictions sont le carcan qu'imposent à toutes directives rationnelles, la sottise, l'impulsivité et l'automatisme des humains, leur terreur de l'inconnu, leur horreur de la modération et de la réflexion. Un exemple superbe m'en a été donné un jour par un homme pourtant cultivé : « Eh, bien ! s'il faut réfléchir pour s'accoupler, ça n'a plus d'intérêt ».

REQUÊTE

A MESSIEURS LES JUGES

par Pierre MARIE

Nice. La Fontaine du Soleil. A. Janiot, sculpteur. 1^{er} Grand Prix de Rome. Incontestablement cette fontaine qui s'élève au milieu d'une place publique est ornée de statues d'hommes aux attributs très nettement visibles. Il est étrange qu'une telle exhibition soit admise des Pouvoirs publics !



« **V**IVRE D'ABORD » s'est honoré en menant, à différentes reprises, une lutte courageuse contre l'alcoolisme. Lutte qui n'est pas sans mérite pour une publication périodique, puisque cette prise de position éloigne d'elle une publicité rémunératrice.

Mais pour que ce fléau, ce péril n° 1 dont notre pays risque de mourir, puisse être jugulé, il faudrait que toutes les bonnes volontés, et tous, chacun dans son domaine, s'unissent pour mener une lutte implacable contre le « poison-liquide ».

Nous n'en sommes pas là, hélas ! Il y a déjà les députés dont le beau zèle antialcoolique dure, sinon l'espace d'un matin — comme les roses — du moins juste le temps d'une séance au Parlement.

Et quelques jours après, ces « honorables » se déjugent avec une belle impudeur, rétablissent le privilège des bouillleurs de cru, qu'ils avaient paru battre en brèche, peu avant. La crainte de l'électeur, « alcoolier » ou alcoolique n'étant pas, dans le cas présent, le commencement de la sagesse, mais celui de la lâcheté, à l'idée que l'écharpe tricolore et ses avantages pourraient s'envoler sans espoir de retour.

**

Et puis, il y a les juges. Car l'alcoolisme étant partout, les accidents d'automobile causés par des buveurs sont de plus en plus fréquents. Il eût été normal que devant cette recrudescence de morts et de blessés de la route, la justice frappe les coupables avec une sévérité accrue. Il n'en est rien.

J'ai l'impression, au contraire, que l'alcoolisme constitue une sorte de circonstance atténuante dont bénéficient les auteurs de collisions de véhicules.

Ainsi, j'ai lu dans un quotidien de septembre 1956 que le tribunal correctionnel de Poitiers avait condamné à trois mois de prison *avec sursis* un conducteur qui, en *état d'ivresse*, avait causé un accident d'auto où une jeune fille trouva la mort. Cela ne met pas la vie humaine à un prix élevé ! Le même tribunal a infligé six mois de prison, toujours *avec sursis*, à un autre automobiliste, *ivre également*, qui avait fait plusieurs blessés. Dans les deux cas, des prises de sang avaient montré qu'il s'agissait d'alcooliques certains.

On est donc fondé à s'étonner de la mansuétude dont il a été fait montre.

**

Voilà encore d'autres cas. Il y a deux ans environ, un acteur qui, au cinéma, joue les amoureux d'allure assez négligée, causa un accident de voiture aux Champs-Élysées, où il circulait la nuit, à une allure désordonnée. Là encore, il apparut que les libations jouaient leur rôle. Et là aussi, la punition fut anodine.

En octobre 1956, un tribunal parisien a jugé une affaire ancienne puisqu'elle remontait au 1^{er} janvier de la même année.

Ce jour-là ou plutôt le matin, car il n'était que 5 heures, une autre vedette masculine de l'écran, et aussi de la scène, roulait à vive allure dans Paris après une nuit de réveillon.

L'acteur était tellement pressé d'aller se coucher qu'il télescopa une autre auto (ayant pourtant la priorité) qui fut rendue inutilisable par le choc et dans laquelle une voyageuse fut blessée.

Notre jeune premier responsable de l'accident aggrava son cas du délit de fuite et de non-secours à l'accidentée. On lui octroya deux mois de prison *avec sursis*, évidemment.

Serait-ce une consigne donnée à la magistrature, un mot d'ordre d'user de pareille indulgence envers des délinquants dont (je persiste à le penser) la faute est non pas diminuée, mais aggravée par l'alcool ! Car, dans le dernier cas cité, on peut bien penser qu'une nuit de réveillon ne va pas sans quelques libations susceptibles de gêner, de diminuer les réflexes.

Je ne demande pas la mort des pécheurs évidemment. Mais est-on certain que des peines aussi minimes vont les amender ? Je n'en suis pas sûr.

L'on pourrait épiloguer longuement sur les faits ci-dessus et prétendre que dans un monde logique et ordonné, des personnages connus, vantés, célèbres, photographiés — un peu trop peut-être — aux noms s'étalant à la porte de tant de salles de spectacle devraient se considérer comme appartenant à l'élite, et avoir un comportement impeccable dans tous les domaines.

Hélas, notre pays, manque d'équilibre. Les diverses classes sociales se confondent dans la médiocrité et ne font plus d'efforts pour s'élever moralement, pour progresser socialement.

Une maman et son enfant heureux de s'exposer à l'air et aux vivifiants rayons du soleil.

Franchement, sans aucune fausse pudeur, cette maman accepte d'être photographiée pour servir à la propagande de doctrines qu'elle sait, par expérience, être bienfaisantes.

Photo Graham Bailey





Et encore une charmante partisane de la dénudation totale qui vient de prendre son bain dans les eaux de la Dordogne.

Et de cela, de cette baisse de valeur chez beaucoup, de cette chute navrante de nombre de vertus on peut (en partie, tout au moins) en rendre responsable l'alcool.

L'alcool dont on a déjà montré la plupart des méfaits, sans s'appesantir suffisamment sur la désagrégation intellectuelle, la diminution du sens des responsabilités qu'il oblitère ou supprime chez les buveurs.

**

C'est pourquoi, revenant du particulier au général, je voudrais, m'adressant aux juges de la Vienne, de la Seine, et d'ailleurs, leur demander si, dans les causes évoquées ici, ils ont vraiment conscience d'avoir fait leur devoir, d'avoir bien servi les intérêts de la société, dont ils ont la charge pour une part.

Je pense qu'il n'en est rien. Et qu'au contraire, ils ont été insuffisants, imprévoyants, tant à Poitiers qu'à Paris. Un proverbe dit que « la peur du gendarme est le commencement de la sagesse ». Peut-être que la perspective de quelques mois de prison ferme, à accomplir, inciterait certains à boire plus modérément, pour ensuite modérer leur allure sur la route ou dans les rues.

Que MM. les juges pèsent leurs responsabilités et « reconsidèrent » l'ensemble du problème. S'ils devaient persister dans cette indulgence inadmissible, ils ne devraient pas s'étonner des critiques que pourrait soulever leur attitude.

Qu'ils se souviennent qu'au cours des années, ils n'ont pas toujours eu une très bonne presse. Et sans remonter jusqu'au déluge, bornons nos souvenirs à une cinquantaine d'années.

**

Il y a un demi siècle environ, en effet, un polémiste connu fustigea cruellement la magistrature, Henri Rochefort, pamphlétaire redoutable aux pointes acérées (et authentique marquis, par surcroît) traita les juges avec l'irrespect spirituel qu'il apportait à toutes choses.

A peu près à la même époque, une pièce qui devint célèbre et eut maintes reprises, tant à l'Odéon qu'à la Comédie Française, fut créé avec un gros succès. C'était « La Robe rouge » où l'auteur, Eugène Brieux (lequel fut académicien, par la suite) montrait certains côtés peu reluisants des « gens de robe », pour reprendre une expression ancienne.

Et il y a peu d'années, l'écrivain Marcel Aymé fit jouer au théâtre de l'Atelier « la Tête des autres » (laquelle connut de nombreuses représentations), critique virulente de la magistrature.

Faudra-t-il marquer un jour ou l'autre, que la tolérance excessive dont les juges font preuve, tant à l'égard des auteurs d'accidents, en état d'éthylisme, que des ivrognes, bourreaux d'enfants, est grandement coupable ? Et qu'en agissant ainsi, les magistrats semblent encourager l'alcoolisme et servir les intérêts des fabricants du « poison-liquide ? » Et que de la sorte ils encourrent de graves responsabilités morales et sociales, envers leur pays.



DE CI, DE LA



par JAN LE CŒUR

Nouvelles naturistes et « nudistes ».

NOTRE excellent confrère Bob HARVEST nous prie d'annoncer qu'il a créé, dans le cadre des activités « Air et Soleil », un nouveau sauna gymnique. Ce sauna fonctionne tous les mardis de 19 h. 30 à 22 heures à l'INSTITUT HARVEY, 10, rue Ambroise-Thomas, Paris (9^e). Prix d'entrée : 200. Il nous informe qu'il sera heureux d'y accueillir les membres du **Sparta-Club**, ce dont nous le remercions.



M. Albert LECOQ, président du CLUB du SOLEIL, nous informe également que le Comité parisien de cette organisation, gestionnaire des activités suivantes : Piscine Neptune, Sauna Montorgueil, Hammam Saint-Paul, Académie de Culture physique, dites « Activités parisiennes », a décidé de recevoir les membres du **Sparta-Club** sur simple présentation de leur carte.

Nous remercions ce comité et M. Albert Lecoq au nom du Sparta-Club. Nous sommes heureux de constater qu'une fraternité tend à s'établir entre toutes les organisations ayant un but commun : LA SANTE.



NOUS avons le plaisir d'apprendre la création du CAMPING NATURISTE de VILLATA, à Sainte-Lucie de Porte-Vecchio (Corse).

Situé dans un site splendide au fond du petit golfe de Villata, ce camping a 1.200 mètres de bord de mer privé comprenant au milieu une belle plage de sable fin et de chaque côté des collines où l'on peut camper sous de beaux ombrages.

Des terrains de sports sont aménagés et à l'intérieur du camp un magasin d'alimentation évite aux campeurs les soucis du ravitaillement.

Il n'y a aucune restriction à la pratique du nudisme qui, sauf cas de force majeure, est conseillée aux campeurs.

Les **Campeurs Naturistes** et les « **Auberges de jeunesse** » sont reçus sans avoir à régler un droit d'inscription. Villata n'est pas une affaire commerciale. Il est demandé 110 francs par jour et par personne.

(Pour plus amples renseignements, écrire à M. Fize, 12, boulevard Joachim, Marseille.)



LA Préfecture de l'Hérault vient d'accorder à des adeptes de **Vivre d'abord!** l'autorisation d'ouvrir un camp naturiste et nudiste dans une propriété privée, située en bordure de la Méditerranée dans un cadre magnifique et solitaire.

Cette organisation entend rester indépendante mais aussi entretenir d'excellentes relations avec les organismes existants.

(Pour tous renseignements, écrire à MM. Oltra frères, propriétaires, rue Montée-de-Joly, Agde (Hérault).

LA saison dernière de nombreux nudistes allemands, autrichiens, belges, français, hollandais et suisses fréquentèrent le centre de l'île de Rab (Yougoslavie) où une plage et une villa sont réservées aux adeptes de la gymnité.

Nos amis qui seraient intéressés par cette organisation sont priés d'écrire, en joignant un coupon-réponse international, à : M. Joschy Peter, Wien XIV, Hutteldorfer Strasse, 225.



Mise au point.

UN nudiste est un adepte de la nudité intégrale en commun qu'il pratique en respectant la morale conventionnelle. (Doctrines et pratiques préconisées en France en 1926 par M. de Mongeot.) Cet adepte de la nudité recherche l'amélioration de sa condition physique en s'exposant en état de nudité complète à la lumière du soleil et à l'air, ce en toutes saisons. (Il pratique l'héliose selon les données du D^r Fougerat de Lastours, spécialiste éminent de cette hygiène et de cette thérapeutique).



UN naturiste est celui qui vit le plus près possible de la nature. Il est toujours un adepte de la demi-nudité, parfois de la nudité totale. La diététique semble être sa principale préoccupation hygiénique. Il attend tous les bienfaits, comme le nudiste de la dénudation. Le naturiste, en général, observe le régime végétal-frutarien. Certains vont jusqu'au crudivorisme.



UN gymnosophe est tout d'abord un philosophe. Il a pour symbole la nudité totale. Elle signifie pour lui que l'homme doit être le canon de la civilisation. Il entend que l'être humain — l'individu — ait la primauté sur la société et les lois de la nature sur celles des hommes. Il revendique hautement sa qualité d'homme et veut que sa dignité soit respectée.

Sa devise est : « **Tout ce qui est humain est nôtre.** »

Il ne prétend pas détenir la sagesse; il la recherche tout simplement avec persévérance et conscience dans tous les domaines de l'activité humaine et sociale.

Il est convaincu que l'homme ne sortira jamais de son humaine condition, malgré les progrès de la science. En conséquence, il observe et respecte les lois immuables de la nature qui se confondent avec les lois chrétiennes et avec celles de presque toutes les religions.

Il pratique la nudité intégrale, mais il ne la tient pas pour une panacée. **C'est donc une erreur capitale que de confondre les termes : nudiste, naturiste et gymnosophe.**

VIVRE D'ABORD! après avoir été la première revue nudiste et être restée la seule pendant de longues années, est, actuellement, l'unique revue gymnosophe au monde.



Les prêtres et la nudité.

« **J**E suis prêtre, professeur, et ce n'est certes pas le séminaire qui m'a ouvert l'esprit vers le « nudisme ».

« Au cours d'un voyage universitaire en Scandinavie, j'ai eu plusieurs fois l'occasion de me baigner nu, au milieu d'hommes et de femmes nus. Trois séjours à l'île du Levant, la lecture de quelques ouvrages ou publications « nudistes », voire même les conférences d'explorateurs ou de missionnaires sur certaines peuplades, ont achevé d'éclairer ma lanterne à ce sujet.

« J'estime aujourd'hui que le nu intégral est tout à fait naturel et chaste, qu'un séjour en milieu nudiste procure un effet sédatif très particulier, tant dans le domaine physiologique que dans le domaine psychologique. Toute une éducation de base d'« a priori » a complètement faussé notre jugement et nos appréciations morales.

« Le meilleur remède pour en sortir est, je crois, de faire soi-même une expérience, et tous les préjugés tombent bien vite; sinon, autant parler à un aveugle-né de Rembrandt et du clair-obscur!

« Un mot encore sur les revues « nudistes » tombées entre mes mains. Dans nos milieux, on range péla-mêle dans les revues pornographiques toute publication un peu déshabillée. Pourtant, il n'y a pas de commune mesure, me semble-t-il, entre **VIVRE D'ABORD!** ou **HELIOS** par exemple, et les **PARIS-FRIVOLITES** ou autres **COCKTAILS**; d'une part, le naturel, la grâce, l'harmonie, l'appel à l'effort sur soi contre l'ambiance amollissante; d'autre part, la salacité à chaque page, le déshabillé suggestif, le verbiage érotique, etc... Un tri s'impose donc.

« Telles sont mes conclusions personnelles, après expérience vécue. J'estime n'avoir jamais œuvré contre mon idéal, car en ce domaine comme en tant d'autres, la nature rejoint le Créateur. D'autre part, en bon disciple de Térrence, je m'intéresse à toute expérience humaine; il en ressort toujours, je pense, quelque résultat positif. »

(Lettre émanant d'un prêtre. Elle s'ajoute à celles, nombreuses, que nous avons reçues de même provenance.)



Pudeur justifiée.

UNE jeune actrice japonaise, Michicko Maeda, a refusé de retrousser son jupon plus haut que ne le permet la décence, au cours du tournage d'un film.

La firme cinématographique qui l'emploie réclame des dommages et intérêts.

« J'ai effectivement posé toute nue, a déclaré Michicko Maeda, il n'en reste pas moins que je suis une actrice et que je ne suis pas obligée de me déshabiller ou de retrousser mes robes pour faire plaisir à mon directeur et au public. »

La jeune actrice pense sans doute, et avec raison, que si la nudité intégrale présente un état de nature qui n'a rien d'immoral, il en va tout autrement du strip-tease qui est un véritable appel à l'excitation et que son caractère érotique est indéniable.



Une menace nouvelle pour la santé du monde : La résistance des insectes aux insecticides.

L'ORGANISATION mondiale de la Santé a convoqué à Genève une conférence technique pour étudier le problème de la résistance des insectes aux insecticides.

32 pays ont en effet signalé à l'O.M.S. des cas d'immunisation d'insectes au D.D.T. dont 35 espèces parmi lesquelles figurent plusieurs moustiques vecteurs de la malaria. Pour se rendre compte des progrès

accomplis par cette résistance aux insecticides, il suffit de rappeler qu'en 1946, deux espèces seulement d'insectes capables de transmettre des maladies — la mouche et certains moustiques — étaient capables de survivre aux effets du D.D.T. Aujourd'hui, le nombre de ces espèces atteint 37 parmi lesquelles 4 espèces d'anophèles au moins. Certaines variétés de puces et de poux sont également résistants. C'est ainsi qu'en Corée, on a constaté que les poux vecteurs du typhus résistaient au D.D.T.

On a également découvert que des larves d'insecte vecteur de la fièvre jaune opposaient au D.D.T. une résistance 1.000 fois supérieure à celle d'une population normale élevée en laboratoire.

Cette situation se révèle très alarmante car dans certains pays, le Venezuela, les îles des Antilles, certaines régions de Floride, la lutte antilarvaire fondée sur l'usage des insecticides a presque totalement perdu de son efficacité.



Ceinture de chasteté moderne.

LE journal de Varsovie « Express Wieszorny » relate qu'un citoyen de Breslau obligeait sa femme à porter une ceinture de chasteté quand il quittait le domicile conjugal pour se rendre à ses occupations professionnelles.

Mais son épouse blessée par le port de l'instrument, ne pouvant plus le supporter, fit appel à police-secours. Conduite à l'hôpital, un serrurier la libéra.

On ne dit pas si le mari porta plainte pour... bris de clôture...



Aux U.S.A.

D'APRES la Fondation américaine pour les maladies allergiques, plus de 17 millions de personnes sont atteintes de ces maladies aux U.S.A. Un grand nombre de médecins, plus de 1.500, sont spécialisés en allergie pour donner des soins aux malades.

La Fondation américaine précise que, malgré les récentes mises au point, peu d'amélioration peut être espérée dans un proche avenir.

Des dons ont été faits afin de faciliter les recherches scientifiques sur les causes et les traitements des allergies.



Le soleil, générateur de jeunesse.

NOUS trouvons dans le « Courrier de Metz », du 16 novembre 1957 : « En dépit de la guerre des nerfs et de l'insécurité perpétuelle, l'humanité garda plus longtemps sa jeunesse que ce ne fut le cas il y a cinquante ans encore, déclarait récemment un professeur de l'« Université California », de San Francisco.

Il confirme ainsi un fait qu'ont étudié à fond depuis des années déjà des savants du monde entier. Mais pourquoi donc hommes et femmes demeurent-ils plus longtemps jeunes? Ne devraient-ils pas, en raison des deux guerres mondiales et des années de détresse et de famine d'après-guerre, paraître essentiellement plus vieux?

Innombrables sont les facteurs auxquels l'homme doit une vie plus longue et par voie de conséquence la prolongation de sa jeunesse. Ce n'est pas seulement l'hygiène moderne qui a accompli ce miracle, mais avant tout le changement total de la façon de vivre, de se nourrir et de se vêtir.

Été comme hiver les femmes du XIX^e siècle s'engonçaient dans des vêtements incommodes qui ne faisaient passer ni l'air ni le soleil. Le sport était à peine né.

Récemment une doctresse anglaise constatait que la mine de jeunesse des femmes d'aujourd'hui est imputable en tout premier lieu au **revêtement « parcimonieux » de leur corps durant les mois d'été. Les costumes de bain deux pièces, déclarait-elle, sont les meilleurs garants de leur jeunesse, car ce n'est que de cette façon que les rayons ultra-violetts du soleil, d'une importance vitale, peuvent être absorbés par le corps. Le soleil est une source de jeunesse.**